Zeitschrift: SVZ Revue : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweiz. Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.] = Revue ONST : revue de l'Office National Suisse du Tourisme, des Chemins de Fer Fédéraux, Chemins de Fer Privé … [et al.]

Herausgeber: Schweizerische Bundesbahnen

Band: - (1934)

Heft: 9

Artikel: Les costumes en fête : fête nationale des costumes Suisses à Montreux 23 sept. 1934

Autor: Budry, P.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-772859

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les Costumes en fête

Fête nationale des costumes Suisses à Montreux 23 sept. 1934

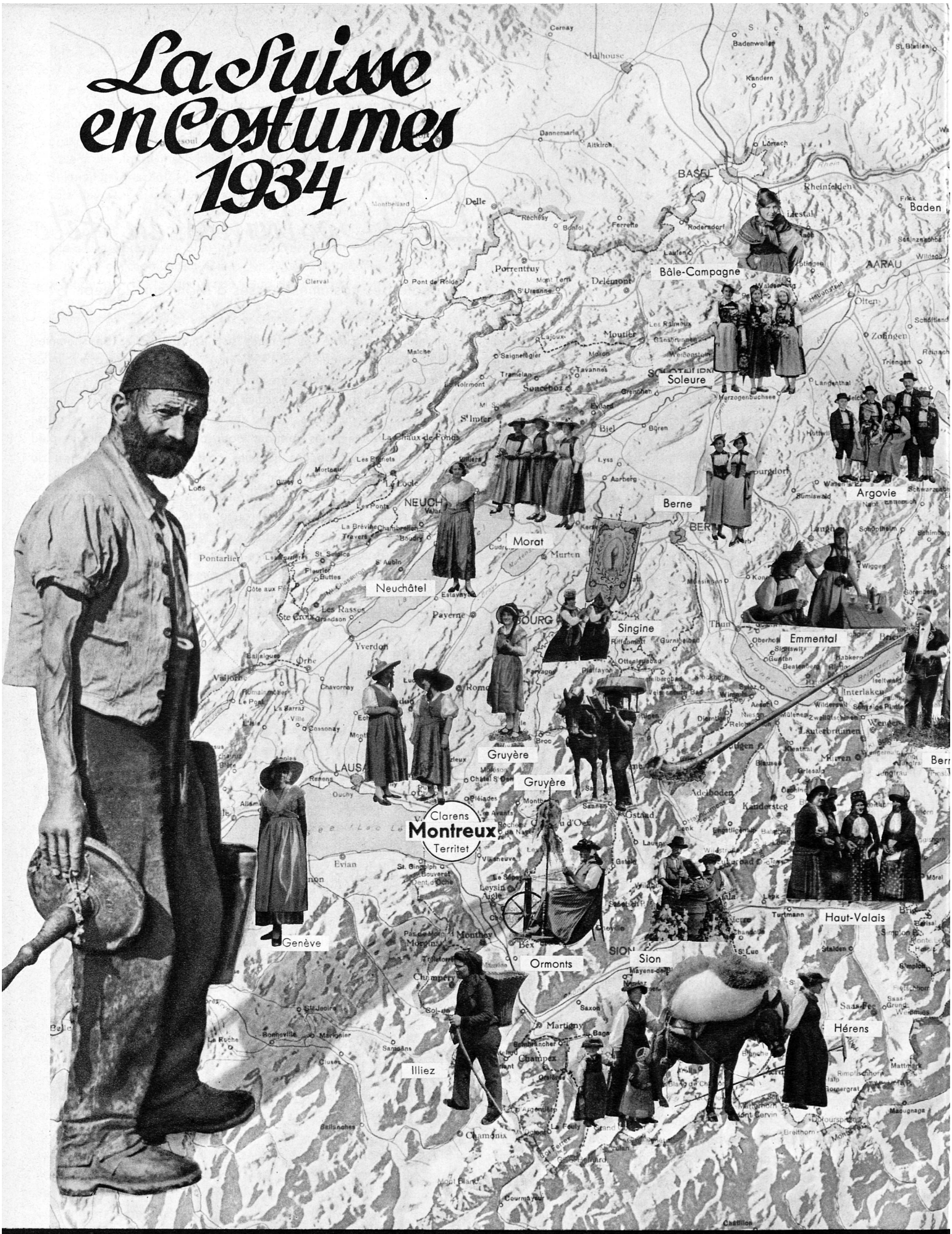
Quand l'Impératrice Joséphine installait à la Malmaison son couple de vachers bernois, et leur faisait tailler par le faiseur de la Cour le plus beau trousseau qui se fût jamais vu dans les huches emmentaloises, c'était un effet naturel de l'engouement dont la France était prise depuis un demi-siècle pour la Suisse et pour ses costumes. Marie-Antoinette et ses dames d'atours ne jouaient-elles pas déjà à la petite Suisse dans le Hameau de Trianon? La Suisse à ce moment faisait palpiter le cœur de la France, et c'était à qui serait donné de contempler de ses propres yeux l'idylle helvétique où tenait, eût-on dit, le dernier mot du bonheur. Il en montait alors des coches de Morez à la Faucille ! Il s'en promenait des face-à-main entre Berne et le Hasli ! On ne s'en retournait pas, comme de juste, sans emporter de la boutique des Freudenberg et consorts quelques-unes de leurs planches où l'idylle était peinte avec la sensibilité et la fidélité convenables. Puis, à Paris, ces planches passant de mains en mains excitaient les copistes, provoquaient les contrefaçons, mettaient les fantaisies en branle. La Suisse donnait le thème, l'imagination des artistes n'avait plus qu'à broder. Et c'est ainsi que prit naissance cette copieuse imagerie costumière et ce folklore de fantaisie qui firent notre renommée dans le monde, mais qui n'avaient plus qu'un très lointain rapport avec la vérité des choses. Cela dit, nos cantons helvétiques devaient offrir entre 1750 et 1830 un bien joli vestiaire de costumes régionaux, si nous en jugeons seulement au plus véridique de ses peintres, le bonhomme Reinhardt, dont la galerie de portraits truculents et cocasses orne aujourd'hui les salles du Musée de Berne. C'est là qu'il est bon d'aller voir non seulement **ce qui se portait,** mais **comment nos gens le portaient,** car, pour le dire tout de suite, ces gentils costumes ne sont pour la plupart qu'une garde-robe de praticiens ou de bourgeois retombés en roture, et donc des produits attardés des modes cosmopolites, interprétées par des tailleurs de village. Les mots le disent en clair : l'Appenzelloise a sa «dormeuse», l'Oberlandais qui, le dimanche matin, passe son frac de milaine fauve pour aller au prêche, appelle cela son **angläse.** Schwyz a son **Coifli,** la Thurgovie son **tape-cul.** Et la plus féerique de nos coiffures, ces grands papillons diaphanes qui se posent, les ailes battantes, sur le coussinet d'or du bonnet des Rhodes, elle ne le cache point, son nom est « coiffe de Souabe ». Mais c'est la nuance qui compte, le tissu, les couleurs, la variété des assemblages, les minuties de la construction, les absurdités et les coquetteries, la pretintaille et le colifichet, finalement c'est moins l'habit que le comportement de l'homme dans l'habit.

Il y avait là matière d'une encyclopédie, que Madame Julie Heierli nous a donnée dans ses cinq volumes des **Costumes suisses** (Editions Rentsch), qui, par exemple, lui valent un sérieux titre à la reconnaissance nationale, et qui nous déballent, si l'on peut dire, le vieux vestiaire helvétique au complet, où les restaurateurs des costumes régionaux n'avaient plus qu'à puiser.

Ce qu'on voit bien, c'est qu'avant les années 1600 toutes nos campagnes s'habillaient à peu près de même, sans souci de se singulariser de vallée à vallée, au contraire, comme le dit la Chronique de Roggwil, avec un soin jaloux de n'avoir ni plus que le voisin. Dans la montagne, à peine les femmes se distinguent-elles des hommes. Tout ce monde a la culotte et la chemise à capuce en grosse toile de ménage, les demi-bas de feutre et la sandale de bois. On se rappelle la profitable confusion qui s'ensuivit pour les nôtres dans les combats du Gessenay et du Stoos, quand les femmes vinrent à la rescousse des maris. L'ennemi les prenant pour des hommes lâcha le pied proprement. Au village, les hommes coiffés du cascamèche ou du capet de cuir, portent avec un débraillement breughélien la culotte de toile bouffante, le bas blanc serré sous le genou par une courroie noire, le soulier bas à languette rouge, et le gilet écarlate criblé de boutons dorés pour le beau voir, car l'idée qu'un bouton était fait pour passer dans une boutonnière ne semble pas avoir effleuré nos aïeux, pas plus qu'en Appenzell l'idée que la culotte était faite pour tenir la chemise captive. Comme elle était en cuir, peut-être faisait-on là économie sur le matériel. Le fait est que la chemise sortait au premier mouvement de l'homme, et qu'il ne la rentrait plus, en sorte qu'en entrant à l'auberge vous aviez devant vous cette belle rangée de bannières qui vous pendaient du banc. De la Sarine en Appenzell les femmes portaient uniformément chemise à manches bouffantes, taille busquée, lacée sur la chemise, et plaque d'encolure du même, cotillon plissé, bas rouge roulé sous le genou et soulier bas à langue rouge. Toute la différence revenait à des détails de longueur, de rayures, de couture, de lacé, ou de proportions générales. Les luronnes de Guggisberg, qui s'en venaient, leur panier de poules sur la tête, aux marchés de Fribourg et de Berne, affectionnaient l'opulence de la poitrine, mais portaient le cotillon à hauteur des ménisques. C'était, disait-on, pour mieux sauter certaine faille du Guggerhorn, où les garçons vous attendaient pour voir si vous étiez bonnes à marier. Un jour on mit un pont sur la faille, et les filles de Guggisberg allèrent acheter leurs robes en ville. La moquerie a beaucoup fait pour la disparition des costumes. Ce sont, les vieilles l'ont raconté, les moqueries des ouvriers du Gothard qui tuèrent la coiffe uranaise, les kodaks des promeneurs le pantalon et la pipe des femmes d'Illiez.

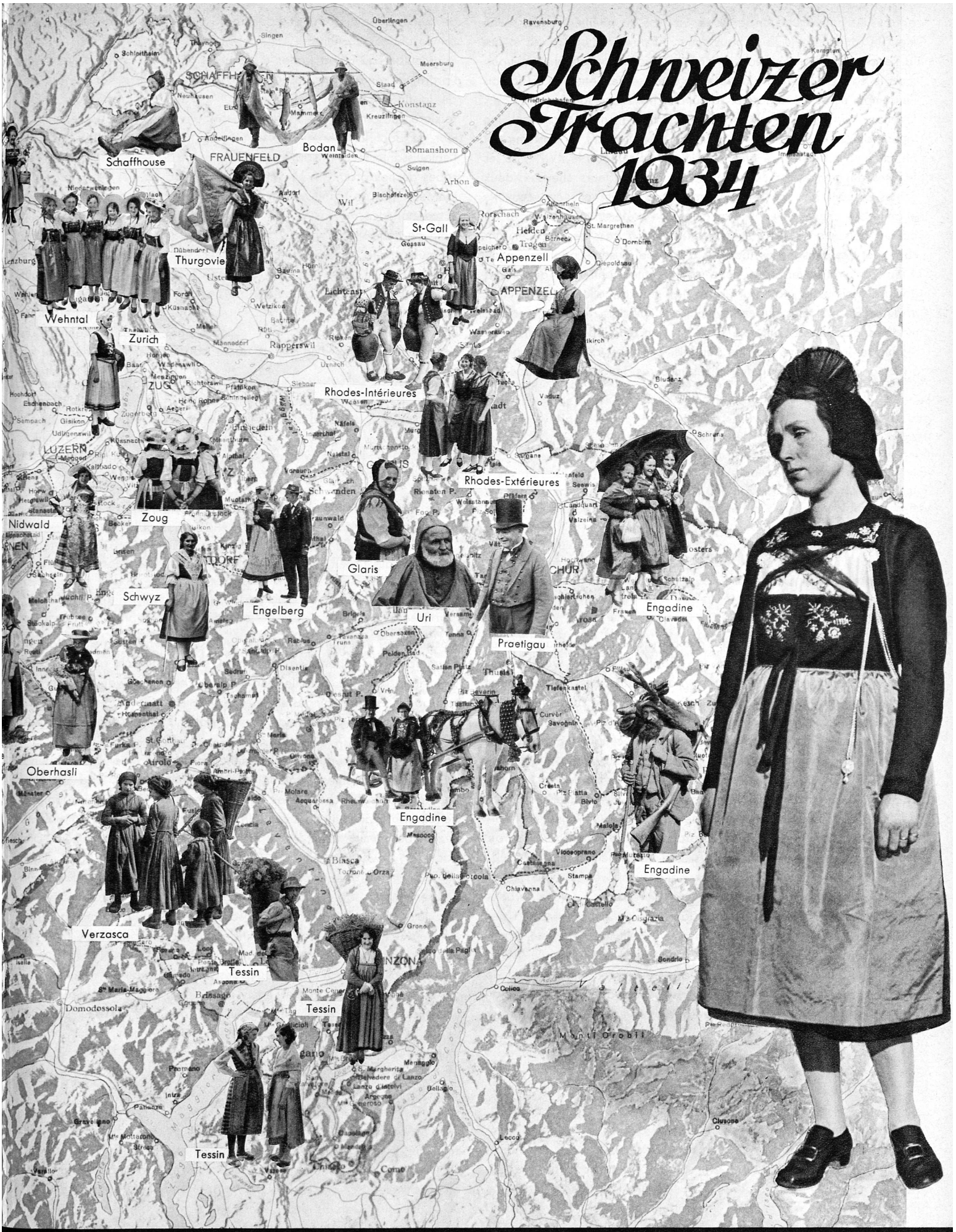
L'argent, l'éveil des esprits, les sentiments égalitaires qui viennent aux campagnes avec le XVIIIme siècle, ont été les vrais instigateurs de la coquetterie costumière qui s'empare alors des cantons, sans parler de l'exode huguenot qui nous apporta, lors de la Révocation de l'Edit de Nantes, l'industrie des rubans, de la soie, et mille jolies femmes mises à la mode de Paris qui désespéraient nos pasteurs. En vain les ordonnances et les amendes pleuvent sur nos paysannes qui s'avisent de faire les dames et d'aller prendre leurs modèles au château, de porter bonnets montés, chaînes de cou et de poitrine, plastron brodé et chapeaux fleuris. L'Etat propose, femme dispose. La coquetterie est lâchée, et les beaux écus gardés à la huche se dissipent en velours de Lyon, dentelles, filigranes, cuillers d'argent pour les chignons, chapeaux soufrés, rubans. Mais tout en s'inspirant des modes du beau monde, voici l'essentiel, l'imagination de nos femmes continue à travailler dans l'ordre paysan, au rebours de la fin du siècle, où, plantant là le **Ghäs,** nos femmes iront tout bêtement s'habiller au Printemps. On ne bouleverse pas le costume primitif, on y

Suite à la page 14



FÊTE NATIONALE DES COSTUMES SUISSES
22-23 septembre

LES 25 CANTO



NS A MONTREUX

4000 participants
2 cortèges
3 représentations

adapte les nouveautés de la mode. Le gros du vêtement reste; seulement le rococo va le faire bouillonner, l'Empire remontera les tailles, la Restauration les fera redescendre, la crinoline ballonnera les jupes, mais le corsage lacé, la plaque et la chemise tiennent bon. Et jamais l'ensemble ne se dévergonde. La solidité paysanne fait frein.

C'est sur l'article de la coiffure que nos Helvétiennes dépensent une ingéniosité sans pareille, et là que nos restaurateurs du costume ont de la peine à démêler le principal du casuel. Depuis le XVIIme, où les femmes du monde ont enfin décidé de montrer leurs cheveux, deux écoles se sont partagé les campagnes : celle des cheveux couverts et celle des cheveux découverts, ou si l'on préfère, celle des ailes de bonnet baissées (bonnets à la rose, coiffes à bec, béguines et fanchons) et des ailes levées (bonnets à la roue, dusette, papillons, etc.). Allez vous retrouver dans cette changeante bonneterie que notre gaillarde jeunesse jetait par-dessus les moulins, allez chercher une tradition sur ces têtes qui ne rêvaient que fantaisie. Pourtant, certains modèles plus réussis ont fixé pour un temps la coutume dans une région, tel le modeste costume vaudois, avec son chapeau à bornet, qu'il n'a pas inventé mais fait à ses mesures, les classiques modèles de Berne et du Hasli, et l'admirable arroi des Rhodes-intérieures, prince de nos costumes.

Pour autant qu'il sied parler d'ordre au royaume de la coquetterie, l'ordre est rentré dans nos costumes quand, après la longue éclipse de la fin du dernier siècle, où tout se perd, les restaurateurs du folklore se sont mis à l'ouvrage. Grande et féconde pensée que la leur, et dont la Fête des Costumes de Montreux va nous montrer l'éblouissante incarnation. Il ne s'agit point de se pavaner dans les robes de nos grand'mères ni de jouer aux paysannes l'espace d'une journée, mais de manifester dans une grande landsgemeinde amicale la permanence de nos génies locaux et des sèves du terroir, sous le train de cette modernité qui tout nivelle et tout uniformise. Ils seront là, que sais-je, quatre mille, cinq mille, six mille, qui sous la dure chemise de lin, sous le gilet rouge ou le corsage lacé chanteront dans leurs vingt-deux patois la joie de vivre tels que nous sommes, aux lieux où le Ciel nous a mis, et, dame, cela compte un peu dans les jours où nous sommes. Nos jolis costumes suisses y prennent un sens nouveau. Nés d'un soupir de la coquetterie, ils deviennent un geste d'amour.

P. Budry.

Warum Trachtenfeste

Diejenigen unter den Kostgängern des Herrgotts, die das Fragezeichen als Sinnbild ihrer Wissbegierde im Knopfloch tragen, werden vielleicht diese Frage stellen, wenn sie hören, dass am **23. September** Trachtenvolk aus der ganzen Schweiz in **Montreux** zusammenströmt. Sie werden diese Frage auf jeden Fall berechtigt finden. Ja, selbst ein Freund des Trachtenwesens muss die Berechtigung dieser Frage zugeben, er wird sie sogar zum Anlass nehmen, einen Augenblick über den innern Kern der Trachtenbewegung nachzudenken.

Ungefähr dreissig Jahre sind verflossen, seit der Lesezirkel Hottingen in Zürich, der schon damals nach dem echt Volkstümlichen zu fahnden verstand, ein Trachtenfest veranstaltete. Man wusste damals von einer Trachtenbewegung noch nichts. Die Volkstrachten mussten mühsam im ganzen Lande herum zusammengesucht werden, und wo es auf dem Estrich oder in der Gerümpelkammer noch solche farbenfrohe, grossmütterliche Kleidungen gab, wurden sie hervor- und angezogen. Es brauchte damals noch eine Tracht Mut, um eine Tracht anzuziehen. Ausgenommen in den Landesgegenden, wo die Tracht der Bäuerin nie aufgehört hat, Sonntags- und Ehrenkleid zu sein, wie etwa im Emmental (und merkwürdigerweise hat die von den Städten ausgehende Trachtenbewegung gerade in diesen Landstrichen nur zögernd Fuss gefasst) — ausgenommen in solchen Talschaften wurden damals die meisten Trachtenleute mit Achselzucken gemustert, wenn nicht sogar mit spöttischem Lächeln glossiert.

Heute hat sich das Blatt gänzlich gewendet. Kaum taucht auf einem Bahnhof, in einem Eisenbahnwagen oder wo es sei, eine Gruppe von Frauen und Mädchen in einer Landestracht auf, so wendet sich ihnen die Aufmerksamkeit des Publikums zu. Was einst als skurrile Rückständigkeit belächelt wurde, wird heute ehrlich bewundert. Die Gerümpelkammer von einst wurde zur Rüstkammer für hohe Feste. Man hat das modische Vorurteil von der Ueberlebtheit des Alten abgelegt, man hat den Anschluss an die Vergangenheit wieder gefunden. In der Tracht verkörpert sich das Bekenntnis zur guten Tradition, zur elterlichen und vorelterlichen Erbmasse, zum Boden und zur Heimat. Tracht bedeutet Herkunft, Lob des Herkommens. Wie manche verstädterte Familie hat sich ihres alten, ländlichen Bürgerrechts, ihrer Abstammung und Herkunft erinnert und ist heute heimlich stolz darauf, Bauernblut zu haben, während man einst irrtümlich glaubte, dass diejenigen, die der Scholle den Rücken kehrten, etwas « Besseres » seien oder es doch mindestens werden wollten. Sie waren die ersten, die sich auf das Festkleid der Urgrossmutter besannen und es erneuerten.

Aber die Tracht bedeutet noch mehr. Hat nicht jeder Kanton und sogar innerhalb eines Kantons wieder jede Talschaft, und oft gar innerhalb einer Talschaft jeder Ort seine eigene? Es gibt eine solche Vielfalt von Trachten, dass nur ein gründlicher Kenner ihre Herkunft einzeln bestimmen kann, es ist beinahe wie mit den Dialekten. Die Tracht ist gewissermassen der Dialekt, ins Visuelle übertragen. Und wie die Mundart, ist auch das ererbte Kleid ein Kulturgut, das nicht verloren gehen darf. Welche Mannigfaltigkeit an Volkstrachten weist die kleine Schweiz auf ! Welch schillernde Buntheit der Schürzen, welchen Reichtum an Miedern, Bändern, Ketten, Silber und Gold !

Diese Buntheit ist einer der bleibendsten, wertvollsten, erfreulichsten und bestechendsten Wesenszüge des Schweizervolkes. Diese Vielgestaltigkeit in Rede, Tracht und Lied zu einer grossen Heerschau und Musterung zu vereinigen, dazu sind die Trachtenfeste da. Sie wollen der Heimatverbundenheit des Einzelnen einen neuen Impuls, einen neuen Halt geben. Sie wollen aber auch die Einheit in der Vielheit zeigen, den Aufmarsch aus allen Gauen, aus Städten und Dörfern, Weinbergen und Wiesentälern. Sie wollen dem Schweizer und der Schweizerin selbst ein lebendiges Stück von der Schönheit unseres Landes zeigen — denn in Schönheit stehen nicht nur die Trachten, sondern auch ihre Trägerinnen, seien nun ihre Arme vom Strandbad oder vom Aehrenfeld her sonnenverbrannt. Der Aufmarsch zum schweizerischen Trachtenfest in Montreux wird gewaltig sein, wie noch nie. Darum wird dieses Fest zu den schönsten Veranstaltungen dieses Jahres zählen, ist es doch nicht nur ein Fest für Auge und Ohr, sondern ein Fest der frohen, eidgenössischen Zusammengehörigkeit, das jedem Besucher in unauslöschlicher Erinnerung bleiben wird.

H. R. Schmid.